

QUELQUES MOTS

SCRIPLES

DANSES MODERNES

NOUVELLES RÉVELATIONS

PAR

LE V^{te} DE B. SAINT-LAURENT

• Je n'écris pas pour les jeunes
filles, j'écris pour les prêtres et les
femmes mariées, et je mets les points
sur les *i*. •

4^e ÉDITION

PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue de Tournon, 29

1863

GV 1649
B75
1863

7957A30

31 42

SECRET

QUELQUES MOTS

SUR LES

DANSES MODERNES

PARIS. — IMP. DE W. REMQUET, GOLPY ET
rue Garancière, 5.

QUELQUES MOTS

SUR LES

DANSES MODERNES

PAR

LE VTE DE B^l SAINT-LAURENT

« Je n'écris pas pour les jeunes filles, j'écris pour les prêtres et les femmes mariées, et je mets les points sur les *i*. »

----- 4^e ÉDITION -----

PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

rue de Tournon, 29

1863

MVG 1774 45

QUELQUES MOTS

SUR LES

DANSES MODERNES



« Nous formons notre conscience au gré
« de nos passions, et nous croyons avoir
« tout gagné pourvu que nous puissions
« nous tromper nous-même. »

BOSSUET.

L'opuscule dont nous offrons au lecteur la quatrième édition, a paru pour la première fois au commencement de 1856. Il commençait par cette phrase : « Je ne me dissimule pas le peu de chances qu'a ma protestation de réussir contre un abus aussi enraciné que celui que je veux combattre. »

Jamais auteur n'eut plus de raisons de

constater par avance l'inutilité de son écrit.

A cette époque, je n'avais encore vu paraître contre les danses impures de nos pieux salons que trois opuscules : 1° les *Réflexions morales sur la danse*, petite brochure imprimée à Caen sans nom d'auteur; 2° *Physiologie de l'opinion*, par M. Gustave Louïs; 3° *Réforme de la danse des salons*, par M. Boullay.

Depuis, nous avons eu une nouvelle édition des *Délassements permis*, du P. Huguet, mariste, *la Vie de plaisir et le Murmure des salons*, du R. P. Dechamps, rédemptoriste belge, *la Chrétienne de nos jours*, de M. l'abbé Bautain, *la Retraite annuelle des dames*, de M. Lecourtier, la brochure adressée *Aux Mères, à leurs filles et aux jeunes femmes du monde*, sans nom d'auteur, éditée par M. Besse (1).

(1) Nous avons un opuscule sur les **Fausse**s consciences

Cris impuissants ! les jeunes chrétiennes valsent et polkent comme l'ont fait celles de ma génération, les confesseurs deviennent de plus en plus tolérants, et le mal est devenu incurable.

Si je fais paraître une quatrième édition, c'est pour dégager ma responsabilité de père de famille des désordres contemporains.

M. Boullay adresse son spirituel plaidoyer aux mères de famille ; moi, je l'adresse aux prêtres du Seigneur et aux pères chrétiens. La coupable complicité, la lâche tolérance des mères et grand'mères les plus dévotes, font que je les récuse. Je suis sûr que le clergé me donnera raison si la Providence veut qu'il étudie la question, et si au lieu de juger par des rapports intéressés, il veut bien juger *de visu*.

et l'imperfection des confessions, qui en est la triste suite, par un pieux missionnaire dont nous regrettons d'avoir oublié le nom.

Ceci dit une bonne fois, entrons en matière, en évitant, autant que possible, de répéter ce que M. Boullay a dit dans sa brochure et en cherchant à la compléter.

En 1840 ou 1841, on dansait dans les bals des quadrilles, des valse, et le *grand-père* ou le *cotillon*.

Le nombre des quadrilles était à celui des valse comme cinq est à un.

Très-peu de jeunes filles valsaient, et beaucoup de femmes mariées s'abstenaient de cette danse, introduite en France par les impures du Directoire.

A cette époque déjà on marchait le quadrille, une fausse pudeur avait fait supprimer les balancés et tours de mains. On se plaignait déjà de la monotonie et de la tristesse de la contredanse, et, voyez la mauvaise foi ! on affectait de ne la pas danser. On trouvait que le quadrille était terne et ennuyeux, et on ne voulait pas l'égayer en

le dansant comme il devait l'être. Ce pauvre quadrille était condamné comme exigeant de l'étude pour être bien dansé, et comme ennuyeux, n'étant pas assez dansé, étant plutôt marché.

Alors nous vint la polka, qui exige des pas assez compliqués; ceux qui trouvaient le quadrille difficile à bien danser et ennuyeux à marcher, ont adopté avec frénésie la nouvelle danse, malgré sa difficulté.

Les jeunes vierges chrétiennes polkèrent, puis valsèrent (1) : puis la polka-mazurke, la redova, la scotisch, etc , les firent passer dans les bras et sur les poitrines palpitantes des jeunes gens enivrés, et maintenant la jeune fille la plus pure se livre, entre deux

(1) Un de nos amis nous fait observer qu'une polkeuse n'est pas *complètement vierge*. Il a presque raison, la jeune chrétienne qui valse et polke est vierge comme la fiancée dont parle M. Michelet dans son livre de *la Femme*, éd. de 1860, p. 171 et 176.

communions, à l'étreinte des premiers venus, officiers de hussards, étudiants, hommes du monde, etc. Les mères applaudissent naïvement, et il y a des bals où l'on ne danse plus que de ces danses modernes, que je regarde comme de véritables actes de prostitution (1).

Quand je dis chrétiennes, je veux dire des plus pieuses, tant filles que femmes. Je pourrais citer une présidente de l'œuvre du dîner de Saint-Pierre, en province, dame

(1) Ce mot a paru trop fort à plusieurs de nos lecteurs. Il nous est impossible de trouver un autre terme pour rendre l'acte d'une femme ou fille, quelque vertueuse qu'elle soit, qui se livre aux étreintes de plusieurs hommes l'un après l'autre et même sans pouvoir les choisir. Lisez dans saint Matthieu les versets 27 et 28 du chapitre v; si un seul regard peut constituer le crime d'adultère, comment appeler une série d'étreintes? Notre violence est bien au-dessous, comme sévérité, de la dénomination évangélique, appliquée, souvenons-nous-en, à un seul regard.

aux communions fréquentes, qui a dansé la polka malgré son mari dans sa jeunesse, et la fait danser à sa fille malgré l'époux et père contristé; la fille d'un *tertiaire*, élevée par lui dans le mysticisme, une charmante enfant qui passait ses nuits des bras d'un valseur dans ceux d'un polkeur, jusqu'à ce qu'elle soit entrée dans la congrégation des Filles de la charité; des jeunes femmes dirigées par un religieux qui depuis longues années est en convalescence chez elles; les filles d'un quasi-père temporel d'austères religieux; enfin, toutes les dévotes parentes d'une jeune mariée, qui ont dansé les danses tournantes sous les yeux d'un pieux abbé, vicaire d'une importante paroisse, et qui imitait ainsi le digne curé de Meudon du xvi^e siècle, moins mystique, mais plus spirituel. Celui-là ne peut pas dire qu'il ne connaît pas les danses qui démoralisent la France, après avoir fait de l'Al-

Allemagne le plus immoral des pays chrétiens.

Quoi de plus fréquent à Paris que de voir des femmes du monde à la sainte table le matin, entre les bras d'un valseur le soir? Enfin, je connais une ville de province où de naïves polkeuses rentrant du bal à trois heures du matin, communiaient à huit.

Messieurs les ecclésiastiques, vous qui tolérez ces danses, je suis sûr que vous ne les connaissez pas.

Et d'abord, lisez la Théologie de M. Bouvier, elle vous dira que la valse (*choræa germanica*) est de soi un péché mortel. Lisez saint Liguori, à coup sûr celui-ci n'est pas trop rigoriste. Ce docteur de l'Église examine si de serrer la main de sa danseuse est toujours un péché, il résolut cette question par la négative : mais qu'eût-il décidé si on lui avait demandé si l'on peut serrer la taille de sa danseuse?

Une dame de mes amies, aimant beaucoup la polka, bien qu'affiliée à je ne sais combien de confréries, me disait : « Vous condamnez telle et telle jeune personne, mais la danseuse n'est pas libre d'empêcher son danseur de lui serrer la taille. »

En effet, quand l'homme est chrétien et la femme aussi, sa main seule est appuyée à plat sur la taille, reposant du tranchant sur les bouffants de la crinoline. Je considère cette manière de se tenir comme fort immorale ; mais c'est la manière la plus décente et la plus rare, et habituellement la moitié de la taille de la danseuse est embrassée par le bras droit du polkeur.

J'ai parlé d'un danseur chrétien, c'est une espèce fort rare. Les danseuses le sont presque toutes ou croient l'être. Les hommes chrétiens et véritablement *hommes* ne valsent ni ne polkent.

Pourquoi, en effet, se condamner au sup-

plice de Tantale ? La plupart des hommes, dans notre siècle, se dispensent de la pratique religieuse, par conséquent la plupart traitent la fornication comme une bagatelle. Eh bien ! pour les adolescents que ces bonnes dames chrétiennes veulent *déniaiser*, la polka est une véritable excitation à la débauche ; pour les adultes c'est un prélude ou une réminiscence des plus coupables voluptés. Je n'écris pas pour les jeunes filles, j'écris pour les prêtres et les femmes mariées, et je mets les points sur les *i*.

. Il le faut ; c'est parce qu'on n'a pas osé démasquer ces effroyables impuretés qu'elles s'exercent sur nos femmes et nos filles, et que celles-ci en sont complices.

Et ici, il faut que je le dise bien haut, il n'est pas un seul bal où les hommes ne soient en majorité mauvais chrétiens et immoraux. Écoutez ceci.

Pendant que je faisais mon droit, j'étais invité à des soirées éminemment chrétiennes, chez des dignitaires de nos grandes sociétés charitables, catholiques fervents et bons écrivains. Eh bien ! c'est là que j'ai appris ce que c'est que déshabiller les femmes. Je vais vous le dire, respectables mères de famille. Cela vous étonnera, mais cela vous apprendra entre les mains de qui passent les corps si gracieux et si chastes de vos filles.

Eh bien ! donc, d'après l'inspection attentive du cou, de la poitrine, des épaules, des jeunes gens prétendent connaître tous les détails du reste du corps. Je comparerai ces mauvais sujets si investigateurs aux géologues qui recomposent un animal antédiluvien avec deux ou trois ossements échappés à la destruction. Il va sans dire que je crois plutôt à la paléontologie qu'à la science du déshabillé. Je cite seulement un exemple de

dévergondage d'imagination dont j'ai été témoin à un bal chrétien, jugez des autres. Privez-vous de danseurs, ou exigez de vos danseurs un billet de confession. Vous en aurez peu, alors, — heureusement pour lui, notre sexe n'admet pas généralement cet adultère mélange de Dieu et du diable, — vous en aurez peu, mais vous en aurez.

Il en est jusqu'à *deux* que je pourrais citer.

Il y a en effet de ces heureuses natures qui permettent à un homme de tenir entre ses bras une belle femme sans en être ému. Heureusement telle n'est pas la mienne et j'en rends grâce au ciel. J'aime mieux la vertu venant d'un effort sur soi-même que celle qui vient d'un défaut de virilité. La première même seule est une vertu, et n'oublions pas que *virtus* en latin veut dire force.

J'aime le chien d'arrêt, mais j'ai toujours

eu cependant un certain mépris pour ce digne animal. Ce contribuable, en effet, a le plus grand plaisir à rapporter une perdrix, à sentir cette chair palpiter sous sa dent sans la dévorer. Je comprendrais et j'admirerais cette action comme acte de fidélité à ses engagements, comme plaisir je n'explique cette action que par une déviation de l'instinct. Tel est le polkeur qui n'a que de la joie sans lutte avec lui-même, en pressant la taille d'une jeune beauté.

Prenons une autre comparaison. Voyez des soldats faire l'exercice. On leur commande la charge en douze temps : Armez, amorcez, arme à gauche, prenez cartouche, déchirez cartouche, etc. ; le fusil une fois chargé, on commande : Apprêtez armes, joue, feu ! Feu est le dénouement logique. Que penseriez-vous d'un guerrier dont toute la passion belliqueuse irait jusqu'à déchirer la cartouche, et qui en resterait là sans con-

tinuer la charge, sans se donner le plaisir de faire parler la poudre, comme disent les Arabes ? Le valseur et polkeur vertueux est ce guerrier. Il adore la guerre jusqu'au *déchirez ouche, ou apprêtez armes*, inclusivement.

J'ai dit qu'il y avait des bals où l'on ne danse plus le quadrille ; en voici la preuve. Un jeune homme à marier fut invité à une soirée par le père d'une jeune fille des plus pieuses et patronée par un de ces prêtres à la mode, saints à l'eau de rose, dont la religion commode est un mélange de dogmes thibétains et de sensualité mondaine assaisonnés d'un peu de mysticisme. Ledit jeune homme, pour lequel cette soirée était le prétexte d'une entrevue, alla solliciter de la fille de la maison la faveur d'une contredanse. « Mon Dieu, Monsieur, lui répondit-elle, on n'en danse pas ici. »

Aucune femme ne souffrirait qu'on la

saisit par la taille ailleurs que dans un bal, le soir, décolletée, au son d'une musique enivrante. Étonnez-vous, après cela, de ce que Parent-Duchâtelet dit de la pudeur relative de certaines femmes, dont il a si bien décrit les mœurs et la déplorable existence. Comme le disait une spirituelle Parisienne en voyant polker ses filles : « Grande vertu de la musique ! comme nous crierions, si nous voyions nos filles ainsi entre les bras de jeunes gens, sans musique. »

Prêtres catholiques, vous disposez de la chaire et du confessionnal, vous expliquez aux fidèles ce livre sacré dans lequel il est écrit que celui qui regarde une femme avec de mauvais désirs a déjà commis l'adultère dans son cœur ; et vous avez laissé s'introduire dans nos familles ces hideux enlacements ! Un prêtre répondait à une dame qui lui reprochait de tolérer les danses modernes : « Que voulez-vous, Madame, l'Église n'a

pas décidé la question; en la préjugeant, vous tombez dans le protestantisme. » Un autre ecclésiastique, parlait avec une surprise dédaigneuse devant moi, d'un digne et saint prêtre, curé de la plus importante paroisse d'une grande ville, qui avait prêché contre la polka.

On prétend qu'un grand orateur et grand religieux, d'une illustre compagnie, a prêché une fois contre la valse et la polka dans une retraite féminine. Il traita les danses modernes « d'enlacements. »

Le mot ne fut pas perdu pour les saintes retraitantès ; elles racontèrent en riant à leurs amis l'expression du révérend père, et, pendant un mois les jeunes gens disaient aux jeunes femmes : « Madame, pourrais-je avoir l'honneur de faire un enlacement avec vous ?

Le même prédicateur alla jusqu'à dire, nous assure-t-on, à son élégant auditoire : « Mesdames, si vous voulez polker, allez plu-

tôt aux bals publics. Là, au moins, il y a des sergents de ville pour veiller à la moralité, et chez vous il n'y en a pas. »

Nous n'osons certifier que telles aient été les expressions du zélé religieux, mais nous y souscrivons de grand cœur. Mabile en montrerait en décence à plus d'un salon catholique et dévot.

Rien ne coûte aux prêtres complaisants dont la lâcheté a sanctionné ces désordres. L'un d'eux disait, qu'en permettant les danses modernes, il suivait l'exemple des jésuites. Ceci est une pure calomnie. Pour ne citer qu'un trait entre mille, il est à ma connaissance que deux jésuites, voyageant avec deux religieux de la famille franciscaine, leur parlèrent avec force contre les danses modernes et leur conseillèrent de faire lire le plus possible la brochure de M. Boullay.

Et moi, je dis que si des prêtres tolèrent la valse et la polka en connaissance de cause,

ils font autant de sacrilèges qu'ils donnent d'absolutions.

La polka et ses dérivés ont changé le naturel, l'allure et jusqu'à la toilette de nos femmes. Les danseuses ne portent plus de bouquet au sein ; le pauvre bouquet était écrasé tant les corps sont rapprochés. Les boucles ont disparu parce qu'elles entraient dans les yeux du danseur et que deux tours de polka les auraient défrisées. Il faut maintenant de ces coiffures hardies, solides, renforcées de fils de fer, rejetées en arrière, qui ne craignent pas le souffle du danseur, ni les secousses de la polka, ni les pas immodestes de la mazurka.

Le véritable nom de ces danses est celui que je leur ai entendu donner par un homme d'esprit et dont la religion repousse l'adultère alliance avec le monde, ce sont des danses *aphrodisiaques*. « C'est, me disait cet ami, le plus grand aphrodisiaque que je

connaisse. » Ce qu'il y a de pire, c'est que ces danses sont le triste apanage de la bonne société. On voulut confondre dans un bal fraternel, et la cour et la ville, et les dames de la halle. Celles-ci, je le dis à leur honneur, furent scandalisés de la manière d'être des duchesses et des marquises, et exprimèrent hautement leur étonnement et leur indignation.

Dans les femmes du monde, je ne sais s'il y a de la pudeur, je veux le croire, mais à coup sûr il n'y a plus de modestie.

Pauvres paysans, dont les danses innocentes sont anathémisées si souvent en chaire par vos pasteurs, que dites-vous quand vous voyez ce même curé reçu au château où le plus gros propriétaire de la commune fait valser et polker ses amis de la ville ?

Il est sûr qu'il y a trop de sévérité contre les paysans, trop d'indulgence pour les

bourgeois, puisque c'est sous ce nom qu'on désigne maintenant les riches. Mettez dans un salon trois jeunes gens et trois jeunes filles se connaissant à peine, ils se prendront par le corps et tourneront au son du piano.

Et tout cela se fait avec une candeur charmante.

On met ses enfants en pension chez les ecclésiastiques les plus renommés, séculiers ou réguliers, on ne les laisse pas sortir seuls à quinze ans, on achète des éditions tronquées *ad usum Delphini* des ouvrages les plus beaux du xvii^e et du xviii^e siècle, où l'on a le tort d'appeler les choses par leur nom; on fait des signes à l'étranger qui dit en parlant de tel ou tel : C'est un bâtard, ou qui vante le croisement de tel coq avec telle poule pour obtenir de bonnes pondeuses. Puis les jours de sortie, on réunit ces petits anges masculins à des anges féminins élevés dans les cou-

vents les plus renommés, et les danses immorales venues d'Allemagne et de Hongrie inoculent à ces jeunes âmes le germe des passions qui éclateront à vingt ans aux yeux étonnés des naïfs et vertueux parents.

Au temps où la valse se faufilait à grand'peine entre les quadrilles et le grand-père, elle était l'apanage des femmes mariées. C'était même là l'excuse toute prête qu'apportaient à leurs directeurs celles qui se donnaient ce luxe.

Elles étaient sûres d'elles-mêmes, sous les yeux de leurs maris; refuser de valser eût été faire passer leurs maris pour jaloux, etc. (1).

Bref les bonnes dames n'étaient pas à court de bonnes raisons, et la valse était l'exception dans les bals. Les jeunes filles qui imitaient les femmes mariées étaient

(1) Tous les maris jaloux engagent leurs femmes à valser et polker, croyant par là tromper les observateurs.

montrées au doigt et redoutées comme le feu par les jeunes gens à marier. A présent nous avons changé tout cela.

La polka et ses dérivés ont forcé l'entrée des salons les plus honnêtes, la valse est venue à leur suite, et ces danses, au lieu d'être l'exception, sont du droit commun. Des femmes impures sont parvenues à faire accepter ce singulier droit commun, et tous les moyens ont été employés pour en arriver à ce résultat.

Telle femme a dit à son confesseur : « Je polke, mais je jure que je suis sur mes gardes. Je ne le fais que par bienséance, et pour n'avoir pas l'air de faire le procès aux autres femmes. Mon mari serait fâché que je ne le fisse pas, etc. » Le confesseur, ainsi consulté, n'ayant vu danser ni polka ni mazourque, a donné un demi-consentement. La dévote reçoit l'absolution et va dire, après communion publique, à toutes ses connaissances

timorées : « Ma chère amie, il n'y a aucun mal à la polka, j'en ai parlé à l'abbé X... qui m'a donné l'absolution. C'est en exagérant la sévérité de la religion qu'on en éloigne les gens. Ce n'est pas un péché. Le mieux est de n'en pas parler à confesse et de ne pas rompre la tête de nos directeurs avec de sots scrupules. »

Les chères amies ne demandent pas mieux que de se laisser convaincre.

On ne s'accuse pas des danses modernes quand on craint que le confesseur ne les défende. On court les bals et les sermons, on chante des cantiques au mois de Marie et l'on prend le chemin du paradis soutenue par son polkeur. La voie est si rude et si ardue !

Appuyée sur la décision de son père spirituel, on s'inquiète peu de l'avis du mari et même du père de famille. Un père avait défendu formellement la valse et la polka à ses filles.

Malheureusement, quand venait l'heure de minuit, le digne homme se sentait le besoin de quitter le bal et de prendre le chemin de l'alcôve. Il était escorté jusqu'au bas de l'escalier par les jeunes polkeurs de ses filles. Quand celles-ci se voyaient débarrassées de leur tyran, avec l'approbation de leur pieuse mère, elles *s'amusaient innocemment*. Elles usaient largement du droit commun, et n'en étaient pas moins citées pour leur piété par les bons prêtres de la paroisse.

Saint Paul, tonnait contre les sacrilèges, disait : « C'est pour cela que, parmi vous, beaucoup sont infirmes et délicats, et beaucoup sont morts. » Et moi je dis : « Vous communiez souvent, et vous dansez des danses impures; mères, vous faites servir vos filles à exciter les passions de malheureux jeunes hommes que vous contribuez à corrompre. Vous vous êtes fait une fausse conscience. Je ne dis pas que Dieu vous darn-

nera; il aura peut-être égard à votre quart de bonne foi, mais c'est à cause de ces manquements et d'autres manquements semblables que l'ordre temporel est troublé, que vous tremblez pour vos richesses, que vos fortunes excitent la convoitise des classes inférieures dépravées par vos exemples, mais plus logiques dans leur dépravation, puisqu'elle les mène au manque de foi et à l'envie coupable de vos fortunes. »

On se plaint de la décadence de la nation, de la prédominance des appétits sensuels, de l'amour de la tranquillité qui ferait mettre à Charenton le gentilhomme polonais qui s'écriait: *Malo periculosam libertatem quam otiosam servitutem.*

Eh bien ! tout cela vient des femmes, de leur détestable éducation et de l'impur mélange qu'elles font des sacrements les plus augustes avec les folies du monde. Si on veut régénérer la race française, il faut la rendre

plus pure ; si on veut la rendre plus forte, il faut que les femmes renoncent à corrompre les jeunes gens chrétiens dès leurs premiers pas dans le monde.

Le ridicule touche à l'odieux comme au sublime. Un soir, à un grand bal, voulant faire une politesse à la maîtresse de la maison, je dis à un de ses neveux, petit garçon de douze ans : « Monsieur, voulez-vous me faire l'honneur d'être mon vis-à-vis. » Il me répondit : « Monsieur, je ne danse pas le quadrille. »

Pauvre enfant ! autrefois le quadrille lui aurait été interdit comme le distrayant de ses études, il aurait rêvé à cette heure dans son lit de collège à une partie de billes ou de cerceau, et maintenant le quadrille est trop fade pour lui : il lui faut nos femmes et nos filles dans les bras pour le distraire un peu !

Prêtres de Jésus-Christ, je ne saurais trop vous le recommander, étudiez la question,

approfondissez-la, cela en vaut la peine. Imitez un des religieux qui font la gloire de notre Église de France. Il était alors curé d'une des paroisses les plus importantes de Paris. Se trouvant à la campagne, dans un château où étaient réunis de nombreux cousins à de charmantes cousines, il manifesta le désir de voir danser devant lui la polka qui venait de faire son apparition à Paris. Il regarda et ne dit rien. Le dimanche suivant il annonça en chaire qu'il défendait cette danse à ses pénitentes et leur refuserait l'absolution si elles n'y renonçaient.

Prenez des renseignements. Puisque les femmes aiment tant à se livrer, cherchez-en auprès des hommes bons sujets, mauvais sujets, chrétiens, indifférents. Je vous prédis qu'alors vous penserez comme moi.

Cabet, dans son Icarie, ne permet la valse qu'aux époux entre eux. Un de mes amis, j'en ai de toutes les façons, me disait que,

s'il n'avait pas valsé avec sa maîtresse, il aurait manqué quelque chose à ses jouissances illicites.

Vous avez le témoignage des Icariens, consultez les Mormons polygames.

« La danse paraît considérée comme un exercice édifiant; les apôtres, les évêques, le prophète lui-même s'y livrent avec zèle...

. De même qu'au palais de Saint-James (1), la polka est désapprouvée chez les saints; mais on assure que Terpsichore doit à la foi nouvelle une heureuse modification de la contredanse, le cotillon mormon, où tous les cavaliers donnent la main à deux dames. Espérons qu'on introduira cette nouvelle forme de quadrille aux bains de mer et aux eaux, où la proportion des danseurs, à l'égard des danseuses,

(1) N'est-ce pas une honte pour nous autres catholiques que la princesse la plus chrétienne d'Europe soit une reine protestante ?

est rarement de plus d'un pour sept. » (*Le Tour du monde*, n° 154. — *Voyage au pays des Mormons.*)

Le témoignage des Mormons appelle celui des Phalanstériens. Eux qui ne sont ni monogames, ni polygames, mais qui cultivent la *papillonne*, sont partisans des danses que j'attaque.

« Or, la femme n'étant reine légitime qu'à la condition de régner par l'attrait; et toutes ses grâces, toutes ses séductions ne pouvant se développer complètement que dans la danse, il s'ensuit que la danse est d'institution divine, et que toute femme *non taillée pour cet exercice délirant* est une créature incomplète. Je ne sais pas si je m'abuse, mais il me semble que ce raisonnement a presque la rigueur d'une démonstration géométrique. Voyons : Que tout homme de sens juge et réponde : la Vénus de Milo et la Vénus à la tortue sont-elles taillées, oui ou non, pour

la danse, pour la valse surtout?... La valse, la vraie danse amoureuse, la danse à deux, la danse elliptique dont la courbe est semblable à celle que décrit la planète autour de son foyer, la danse échevelée, enivrante, où tout tourne, la tête et les sens; la danse protectrice qui permet au couple amoureux de s'isoler au milieu de la foule; où la danseuse émue s'abandonne languissante au bras de son partner, et boit la passion dans ses regards! En Herschell, où les amours sont libres, et les mœurs par conséquent pudiques et réservées au possible, le droit de valse n'appartient qu'aux couples amoureux. » (*L'esprit des bêtes*, éd. de 1853, p. 123.)

Écoutez cette définition de la valse par MM. de Goncourt, *Histoire de la société française pendant le Directoire*, p. 172. « A ces danseuses sans voiles il faut une danse abandonnée et une sollicitation absolument physique. Comme la femme du Directoire a

ravalé son ambition à n'être que désirée, elle livre plus que son sourire, plus que son regard et plus que sa main, elle se donne tout au cavalier. C'est une ronde de volupté intime et molle, où le couple que le rythme marie, poitrine contre poitrine, haleine contre haleine, tourbillonne enlacé... Les mères ont peur de gronder, les maris craignent de passer pour jaloux, les femmes deviennent des sabots tournants, et la valse, toute nouvelle débarquée de l'Allemagne, commence en ces années de licence son règne charmant et immodeste dans les salons français-dégénérés. »

Passons maintenant à l'appréciation de Balzac : « Elle parut sentir le plaisir excessif que trouvent la plupart des femmes à cette pression dans laquelle tous les plaisirs de l'amour semblent exprimés. »

Voici un passage d'Octave Feuillet qui n'est pas moins décisif, nos lecteurs le

trouveront tout au long dans le proverbe de *la Clef d'or*.

« Elle aime un peu, beaucoup, le bal et la valse, cette dévote. Elle y apporte, comme à tout ce qu'elle fait, un goût, une ardeur, un entraînement qui doivent paraître exclusifs à qui ne la connaît pas. La valse l'enivre. Quand il faut s'arrêter pour reprendre haleine, son petit pied palpite sur le parquet; des frissons d'impatience courent sur ses épaules et les font onduler comme de la moire. — N'importe, c'est une danse inconsciente pour une chrétienne. Celui qui l'inventa n'était point marié... »

Nous offrons à nos lecteurs quelques citations prises au hasard dans nos auteurs contemporains, romanciers et moralistes. Commençons par M. de Villemessant.

« A quoi donc sert le bal ?

« Peut-être à dissimuler derrière des rideaux de gaze et de fleurs quelque doux mystère.

Parfois deux jeunes cœurs se rencontrent dans ce tumulte, — j'aimerais mieux pour eux encore le parc solitaire ou l'intimité du coin du feu, — mais souvent nos amoureux viennent des deux pôles du monde et de plus loin encore, de la Chaussée-d'Antin et du faubourg Saint-Germain, et, dans la géographie des conventions sociales, ils n'ont que ce terrain neutre, le bal, pour se reconnaître. C'est la rencontre à l'auberge, et les familles n'en autoriseraient pas d'autre. — Il leur reste donc la contredanse, et un peu mieux que la contredanse, la valse. Êtreindre une jeune femme, sentir son cœur battre sur son cœur, respirer son sourire et son parfum dans le tourbillon d'une fête, c'est quelque chose. — Vous savez que Werther avait décidé que la femme aimée de lui danserait avec tout le monde, mais ne valserait jamais qu'avec lui. »

« Le quadrille une fois tué par la valse

deux temps qui faisait rage, et les gigottements susnommés qui faisaient fureur, la danse de salon avait affecté un caractère dont la sollicitude des mères prit enfin souci. Elles se demandèrent s'il était bien conforme aux règles de la convenance que leurs filles fussent tourbillonnées par des bras trop tutélaires, et lancées loin de leurs yeux, à travers les portes, sous l'entreinte de jeunes gens qui se partagent la tête en deux d'un coup de peigne... Telles sont les observations *physiologiques* auxquelles donne lieu une mode qui confie les jeunes personnes au bon goût, à la discrétion de trop jeunes messieurs.» (Feuilleton de M. Nestor Roqueplan, *Presse* du 7 février 1857.)

(Appréciation du bal Mabille, par madame Beecher-Stowe.)

« Cependant, en mettant à part l'inconvenance qui est inhérente à la nature même de la valse, je n'ai pas surpris un mot, un re-

gard, un geste que l'on pût appeler immoral ou inconvenant. Les toilettes étaient très-décentes ; et si le vice s'y trouvait, c'était le vice avec les allures de la politesse et de la décence. »

(Morale d'un roman de M. Arsène Hous-
saye.)

« Je ne sais pas si l'histoire de mademoi-
selle Mariani sera le salut de quelques-unes
de ces jeunes filles qui aiment trop la valse
à deux temps et qui s'abandonnent douce-
ment au danger de la traversée, croyant
qu'il est toujours temps de retrouver le ri-
vage ; ce que je sais, c'est que l'histoire
d'Horace est un peu notre histoire à tous. »

« Possédez-vous au contraire l'intrépidité
du jarret ? Vous invitez une dame à valser, vous
tourbillonnez avec elle aux sons de l'or-
chestre ou du piano, et cette femme que vous
avez tenue dans vos bras pendant dix mi-
nutes, vous n'avez pas le droit de la saluer

le lendemain dans la rue. (*Revue de Paris*, 1^{er} janvier 1854.)

« Ne demandez donc à M. Scribe ni la *pyrrhique*, ni la *cordace*, ni le voluptueux *ludion* des minces Étrusques, ni le *branle*, ni la *bourrée* gallo-romaine; ni la *gigue* saxonne, ni les *caroles*, ni la *pavane*, ni la *gavotte* de nos grands-pères, ni la valse langoureuse des Allemands, ni le *bolero* provoquant, ni, en un mot, aucune danse à caractère; son théâtre, à lui, c'est la contredanse française, la contredanse de 1820, que l'on danse encore à tous les bals, et que l'on dansera longtemps: et, qui oserait dire qu'on ne la dansera pas toujours?

« Bien des figures ont passé, bien des danses nouvelles, exotiques ou du terroir, ont fait bondir le cœur des jeunes filles, sans parvenir à détrôner cette contredanse française si mesurée, si convenable, si morale même, dans le sens qu'on prête aujourd'hui à ce

mot; car, si elle offre aux deux sexes des occasions de se voir et de s'entendre assez commodes, du moins ne les rapproche-t-elle pas autant que le *galop*, la *polka* ou même la *valse*. Tout s'y passe dans les termes les plus décents; elle ne jette ni les sens ni les cœurs dans une langueur dangereuse; elle n'est pas la pantomime de l'amour, comme le *fandango* ou la naïve *saltarella*. Elle n'a ni couleur locale, comme la *mazurque* ou le *zapateado*, ni couleur politique, comme, par exemple, la *carmagnole* ou le *menuet de la Reine*. Elle ne marque pas, elle n'engage même à rien. Dans ses entr'actes mesurés, on peut suivre une affaire, terminer un procès à l'amiable, conclure un traité de paix ou de guerre, fixer le jour d'un mariage, le chiffre d'une dot.

« C'est proprement la contredanse officielle, la contredanse diplomatique, la contredanse matrimoniale; et comme ces caractères lui sont communs avec le théâtre de M. Scribe,

on est fondé à prédire à l'un et à l'autre la même immortalité. » (*Causerie dramatique* de M. de Belloy; *Illustration*, 1^{er} février 1862.)

« Pour se bien représenter ces danses des Grecs, il faut oublier complètement ce qu'on a vu dans les autres pays. En France et partout, on danse par couples : un homme engage une femme, elle accepte, et les voilà pour quelques minutes compagnons et associés de plaisir. On cause ensemble, on se donne le bras, on s'assied côte à côte, et, dans la valse, l'homme et la femme, étroitement enlacés, s'enivrent de musique, de mouvement, et surtout s'enivrent l'un de l'autre. C'est ce qui fait que quelques moralistes sévères grondent contre la danse ; qu'on ne mène les filles au bal que lorsqu'on songe à les marier, et que les mamans de province défendent la valse à leurs demoiselles. » (*Grèce contemporaine* de M. About, 2^e édition, pp. 457, 458.)

Citons encore des fragments d'une satire de lord Byron contre la valse, écrite en 1812.

« Muse aux pieds scintillants sans cesse, dont les charmes sont maintenant étendus des jambes aux bras, Terpsichore ! trop longtemps appelée vierge mal à propos, terme injurieux.... qu'on ne te donnait que comme un reproche ; brille désormais dans tout ton éclat, la moins vestale des neuf vierges du Pinde.... tu seras maîtresse du champ de bataille sans armure ; et, imprenable dans la plupart des assauts, tu avoueras la naissance peu légitime, peut-être, de ta fille la valse.... valse impériale ! importée des bords du Rhin (fameux pour leurs généalogies et leurs vignobles). Puisse cette importation être longtemps libre d'impôts, et le vin du Rhin lui-même être moins estimé que toi : vous vous ressemblez dans quelques-unes de vos qualités, — car le vin du Rhin enrichit nos caves, et toi notre population. La tête ap-

partient au vin du Rhin; ton art plus subtil n'enivre que le cœur imprudent : ton poison plus doux circule dans les veines et éveille la volupté dans les membres dociles.... C'est pour vous tous qu'elle est venue, pour vous époux de dix ans, dont le front souffre des tributs annuels d'une femme; pour vous, époux de neuf ans de moins, qui ne portez encore que les bourgeons des rameaux qui vous décoreront, avec les ornements additionnels du cuivre ou de l'or que la loi vous réserve.... pour vous, messieurs non mariés encore, qui cherchez des tourments pour la vie ou des plaisirs pour une semaine, selon que l'amour ou l'hymen dirigent vos efforts pour obtenir une femme à vous, ou pour attraper celle d'un autre.... Une demoiselle ne s'évanouit plus quand elle est serrée de trop près, mais plus on la caresse, plus elle paraît caressante.... Séduisante valse! en vain dans ton pays natal

Werther lui-même t'a proclamée presque une prostituée; Werther... ah! quoique très-portée à un vice décent, tu es chaleureuse, mais non libertine, éblouie, mais non aveugle. Et voici l'aimable Genlis, dans sa querelle avec Staël, qui voudrait la proscrire des bals de Paris; la mode l'emporte!... Les pieds peuvent se reposer, mais jamais les mains....

« Enfin chaque valseur a sa valseuse; ils partent sous l'inspiration d'un doux contact, tantôt plus vite, tantôt plus lentement. Qui ne croirait avec certain Turc modeste qu'il est impossible qu'il ne résulte rien de cet attouchement? Oui, honnête Mirza, vous pouvez en croire mes vers, — quelque chose s'ensuit en temps plus convenable.... Mais vous, — qui ne vous êtes jamais inquiétés de ce que deviendront nos mœurs; vous qui désirez sagement posséder les charmes que vous voyez, dites-moi.... vous convient-il

que ces beautés soient à si bon marché? »

Nous n'osons citer la fin de cette satire, Byron entre ici dans des considérations parfaitement justes, nullement exagérées, mais que nous ne pouvons mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Enfin, dans une petite brochure apologétique sur la polka, écrite en 1844, par MM. Vitu et Farnèse, intitulée *Physiologie de la polka*, nous trouvons l'aveu suivant : « Cette danse nommée polka qui, partie de France il y a quelques années, sous le titre de cancan, avec un lion hermaphrodite de la Chaussée - d'Antin, est allée s'implanter dans les steppes de la Hongrie, et qui nous revient comme par contrebande avec des éperons d'or et des gants jaunes, pour réveiller les mille échos de la presse quotidienne et de la fashion moderne, qui ne se doute pas de la transformation du cancan, de cet impur cancan qui lui donnaît

des nausées, mais qui s'est civilisé en courant le monde. »

Les prêtres ne recueillent de témoignages que de femmes intéressées à se faire une fausse conscience, de jeunes filles dont l'âme pure et candide ignore ce qu'il y a de coupable dans leurs habitudes, de jeunes filles qu'ils n'osent interroger et qui ne se rendent pas un compte bien exact du trouble de leurs sens. Eh bien! je leur apporte des témoignages un peu accentués, mais non exagérés certainement.

Une dame catholique de mes amies disait : « Je valse et je polke, parce que c'est passé en usage. » Je connais des protestantes qui, instruites par la répulsion de leur conscience, ont cessé de polker et de valser. Par contre, j'en connais une autre qui s'est convertie à la foi catholique entre deux bals où elle a valsé avec une entière bonne foi. Depuis qu'elle a renoncé à Satan, à ses

pompes et à ses œuvres, elle pourra polker sept fois par semaine. La religion protestante, en effet, défend toute danse le dimanche.

Des protestantes passons aux bayadères de l'Inde, qui se scandalisent, elles aussi, des allures passionnées de la valse.

« La fin de ces danses mystiques fut brusquement troublée par de jeunes Anglais qui, sans égard pour leur hôte, ou croyant faire une charmante plaisanterie, voulurent entraîner ces Terpsichores dans le tourbillon prosaïque d'une valse. Elles furent tellement effarouchées de ce procédé, qu'elles se jetèrent par terre en pleurant, et persistèrent à vouloir se retirer. » (*L'Inde contemporaine*, par M. F. de Lanoye, p. 22.)

Je le dis avec regret, de certains confesseurs contribuent à autoriser ce que l'instinct de pudeur naturel à certaines femmes leur interdirait.

Le catholicisme pour ces femmes n'est qu'un véritable fétichisme. Je porte le scapulaire et la médaille miraculeuse, moi qui écris ce mot de fétichisme, et je ne sache pas qu'il y ait de dévotion plus raisonnable et plus salutaire ; mais trop souvent les médailles et les scapulaires ne font que tromper les consciences et sanctionner des désordres. On serait effrayé si l'on voyait le nombre de Marie conçue sans péché, de Notre-Dame de Fourvières, de Bétharam, de la Délivrande, etc., qui se livrent aux polkas les plus échevelées, sur la poitrine des pieuses vierges chrétiennes. Vous les voyez ces vierges sages lorsque, illuminées de l'amour divin, elles s'approchent de la sainte table, messieurs les directeurs. Nous les voyons, nous, électrisées par les tourbillons qu'elles forment au son d'une musique enivrante, et nous pouvons vous dire que peut-être tout cela part d'une même

source, une excitation nerveuse et voilà tout.

Voulez-vous que je vous donne un échantillon de ce qui se dit à une jeune fille dans le tourbillon de la polka, sous l'œil vigilant d'une mère ? Voici la conversation qui s'est tenue dans un salon honnête, fréquenté par une partie de la meilleure société parisienne. Pour laisser au dialogue son entrain, je le reproduirai dans toute sa simplicité.

Un petit polkeur. « Mademoiselle, savez-vous à quoi je pense en ce moment ? » Une grande demoiselle. « Non, Monsieur. » Lui. « Mademoiselle, je pense que j'aimerais bien à vous embrasser. » Elle. « Oh ! Monsieur, vous ne pourriez pas, vous êtes trop petit. » Lui. « Je me dresserais sur la pointe des pieds. » Elle. « Et moi aussi. » Lui. « Alors, Mademoiselle, j'embrasserais plus bas. »

Le noble faubourg ne sait comment retenir ses filles les plus distinguées, qui se marient contre le gré des parents à des

hommes dont elles s'amourachent en dépit des convenances passées.

Tant mieux, cela rapproche les rangs et croise les races, c'est peut-être le seul bon résultat de la polka; mais est-ce celui que vous cherchiez, mères désolées?

Passons maintenant à un tout autre ordre d'idées qui a bien aussi sa gravité.

Voici ce que nous lisons dans un recueil assez futile, un journal de modes, *les Modes vraies du Musée des familles*, au numéro de mars 1855. « Les enfants ont eu leurs fêtes comme les grandes personnes. On a donné pour eux deux bals travestis, l'un au Jardin-d'Hiver, l'autre au Cirque de l'Impératrice, où une foule de petites marquises et de pierrots à peine nés s'efforçaient déjà de danser la polka, cette danse frappée d'anathème par toute la Faculté de médecine, qui prétend qu'elle est d'un effet pernicieux pour les femmes et que la plupart d'entre

elles lui doivent des maladies souvent incurables.

« Ne glissez pas légèrement sur ces lignes, jeunes femmes, et vous, mères prévoyantes : ce que je vous dis là est sérieux, je le tiens d'un de nos plus illustres praticiens, qui affirmait dernièrement devant moi que que la polka, par ses secousses répétées, nous était fatale.... »

N'étant pas médecin, nous ne pouvons commenter longuement ce passage trop significatif. Nous dirons seulement que les jeunes filles sont presque toutes trop nerveuses et que les danses modernes, en excitant le système nerveux, le fait prédominer de plus en plus, ce qui cause d'affreuses catastrophes. Les couches douloureuses, les émotions trop fortes, les accidents de toute nature déjà si difficiles à guérir, se compliquent de crises nerveuses qui emportent les malades. Tout le soin des

mères devrait être de calmer le système nerveux de leurs filles, tandis que les danses où elles se pâment de plaisir l'excitent outre mesure.

On m'a dit que beaucoup de médecins attribuaient les descentes de matrice, les lésions de cet organe si délicat, les cicatrices qui s'y forment et peut-être plus tard, les adhérences, etc., aux secousses de la polka et de ses dérivés. Nos femmes ont la force de danser toutes les nuits depuis le jour des Rois jusqu'au mardi gras, elles n'ont la force ni d'accoucher ni d'allaiter. Cent hommes allant au pas avec un tambour battant la cadence feront casser les chaînes d'un pont suspendu, ce que ne feraient pas mille hommes rompant le pas.

Peut-être qu'une polka bien accentuée et soutenue par la musique fait plus pour détruire la suspension de l'utérus que les plus grandes fatigues d'un autre genre.

Nous lisons dans un opuscule apologétique de la polka intitulé *Physiologie de la polka* par MM. Auguste Vitu et Paul Farnèse, à la page 56, les lignes suivantes. « La valse a le tort de développer dans les jeunes femmes des palpitations de cœur fort dangereuses. Nous sommes fâchés de donner ce coup de massue à la valse, qui fait vivre plus de médecins que de professeurs de danse ; par conséquent, il est de notre devoir de déchirer le voile mystérieux qui abrite les inconvénients funestes de la valse.

« Les journaux sont là pour témoigner du fait. Dans un bal de madame la baronne de T....., à la rue Saint-Honoré, en 1841, un jeune homme qui avait fait plusieurs tours de salon avec mademoiselle de D....., fut étrangement étonné de sentir que le poids de sa danseuse augmentait avec la vitesse de sa rotation, phénomène, comme on le sait, tout à fait contraire aux lois de la dyna-

mique. Il s'arrêta pour faire prendre haleine à mademoiselle de D....., mais celle-ci tomba tout à coup à terre ; depuis deux minutes, en effet, ce malheureux tournait avec un cadavre... »

Passons à un *fait divers* du journal *le Siècle* en 1860.

« Un lugubre incident est venu attrister le bal annuel des compagnons menuisiers qui a eu lieu dans la nuit de samedi à dimanche, en l'honneur de sainte Anne, chez madame Begue, à Nantes. Une domestique, nommé Françoise Portrel, qui valsait rapidement, est tombée tout à coup comme frappée de la foudre. Un vaisseau venait de se rompre... elle est morte. »

En finissant, répondons quelques mots aux objections réellement absurdes que j'entends faire par les partisans des danses nouvelles.

Et d'abord le bal est bon parce que la fréquentation de la bonne compagnie empêche

la fréquentation de la mauvaise ; la polka avec des femmes honnêtes détourne les jeunes gens de Mabilie et du Ranelagh.

Détrompez-vous, pauvres mères. Les polkas les plus honnêtes excitent les sens de vos fils ; et le bal comme il faut est le vestibule des maisons comme il ne faut pas.

« Mais on ne peut pas rester toute une nuit sur sa chaise. On ne danse plus de quadrilles. »

La faute à qui ? A vous qui ne savez pas résister au torrent.

Que dix jeunes filles ou femmes refusent de polker, les maîtresses de maison seront bien forcées de faire jouer des quadrilles.

« Mais le quadrille est ennuyeux, on ne le danse plus, on le marche. »

La faute à qui ? A vous qui, lui trouvant peu de saveur parce qu'on ne vous *empoigne* pas, l'avez rendu aussi terne que possible pour avoir le droit de le trouver ennuyeux.

D'ailleurs n'y a-t-il pas d'autres danses ?

Oui, mieux vaudrait introduire dans nos salons la bourrée d'Auvergne, le branle breton, la farandole provençale. Dansez, si vous le voulez, le boléro, le jaléo, la malaguégna, la jota, la cachucha. Ne vous signez pas, Mesdames (1) ! un de nos amis a vu danser la cachucha à Séville par des Andalouses qui ne se piquaient pas de grande vertu, et il m'a dit qu'elles pourraient donner des leçons de décence aux jeunes favorites de nos catéchistes.

N'avez-vous pas la gigue anglaise, les lanciers ?

Enfin, toutes les fois qu'on joue un ballet

(1) « Ce n'est pas là, je t'assure, la lascivité espagnole dont on parle tant en France, et les braves gens qui dansaient là auraient certainement le droit de crier au scandale en voyant valser et polker nos timides jeunes personnes du monde. » (*Promenades en Espagne*, par madame de Brinckmann, p. 36.)

à l'Opéra, ne compose-t-on pas des danses nouvelles ? est-il donc absolument nécessaire, pour que nos femmes et nos filles s'amuseut, qu'elles soient dans les bras du premier venu ?

Vous êtes trop sévère, me disait une dame; est-ce qu'on ne valse pas en Allemagne depuis des siècles sans que le clergé de ce pays ait jamais cherché à l'empêcher ?

S'il en est ainsi, dirai-je, l'Église d'Allemagne a tort.

L'Église catholique et son chef sont infailibles, d'accord ; mais cette infailibilité n'est pas l'apanage de telle ou telle de ses fractions.

Voyez plutôt l'Église espagnole. Le pape saint Pie V, par sa bulle *de Salute* prohibe, sous peine d'excommunication, les courses de taureaux, non-seulement à cause des chances de mort qui se rencontrent dans ce divertissement, mais encore *propter mutila-*

tionem membrorum. Il n'est pas d'année où il ne périsse un ou deux combattants dans l'arène, et il n'est pas possible de voir trois courses sans être témoin d'une fracture ou d'une foulure grave, et cependant le clergé espagnol est représenté aux courses par un vicaire ou le curé de la paroisse avec son étole et les saintes huiles, attendant dans une chapelle dérobée que le taureau lui expédie un chrétien à administrer.. Qui a raison du pape ou du clergé espagnol?

La pape Grégoire XVI a défendu, par une bulle de 1838, la traite des noirs déjà interdite par les puissances signataires des traités de Vienne, en 1814 et 1815. Donc tous les esclaves provenant de la traite, introduits depuis 1838 à la Havane, à la Nouvelle-Orléans et au Brésil, ont droit à la liberté; donc tous ceux qui les détiennent en esclavage et meurent sans les avoir affranchis et de plus indemnisés, vont de droit en enfer; donc les

prêtres qui tolèrent cette violation d'une bulle sont coupables au premier chef.

Allez voir dans les pays dont je viens de parler si la bulle de Sa Sainteté Grégoire XVI, d'heureuse mémoire, est plus appliquée que la bulle *de Salute* de saint Pie V en Espagne.

Que le clergé allemand autorise la valse, cela ne fait pas le moindre doute. Si j'avais la collection du *Correspondant* sous la main, j'y verrais que, en Autriche, avant 1814 et peut-être depuis, des évêques ont donné des bals dans leurs palais épiscopaux. Un de mes aïeux, émigré dans la Suisse allemande, n'a pu être reçu un matin par l'évêque de Bâle résidant à Soleure, parce que lui évêque avait passé la nuit au bal. — Qu'est-ce que cela prouve? — Que le clergé allemand est un peu plus coupable que le clergé espagnol, parce que les blessures faites à l'âme sont plus dangereuses aux yeux d'un chrétien que celles faites au corps.

C'est donc au clergé français, le plus exemplaire et le plus instruit du monde, à repousser les innovations allemandes et espagnoles ou à en référer au saint-père.

Soyez fermes, messieurs les directeurs, et vous détruirez cet abus que votre faiblesse ou votre ignorance a laissé s'enraciner dans la vigne du Seigneur.

Est-ce que Nosseigneurs les évêques n'ont pas détruit chez les chrétiens la manie des tables tournantes, un peu sans les entendre ? Eh bien ! je le jure, moi qui me ferais un scrupule d'entretenir la moindre conversation avec ma table, je regarde les femmes tournantes comme beaucoup plus dangereuses que les tables les plus séduisantes.

Puisque cette causerie m'amène aux tables tournantes, nos révérends pères, séculiers et réguliers, lisez, dans le second volume de M. de Mirville (p. 91), les révélations d'une table sur la polka et la mazurka,

au milieu de je ne sais quelle bourgade du centre de la France. Je ne sais si les jeunes filles de cet endroit se permettent les danses modernes ; mais si elles se les permettent, il faut une fois de plus reconnaître la vérité de ce que dit l'Évangile : Que telles gens ne se convertiraient pas, quand même les morts sortiraient du tombeau.

Je vous adjure, seigneurs évêques, qui lirez ces quelques pages, prenez une décision pour ou contre la polka et ses dérivés.

Fulminez contre ce que je regarde comme une branche de la prostitution ou proclamez-en l'innocence.

Ayez pitié de celles de nos filles qui ne dansent pas, parce qu'elles croiraient mal faire, et s'il n'y a pas de mal, dites-le tout haut, la charité le veut. Cette malheureuse question est une pomme de discorde dans les familles les plus chrétiennes, dans les ménages les plus unis. Si vous décidez qu'il

n'y a pas de mal, au moins pour beaucoup de personnes, les réfractaires se convertiront à la polka, et il y aura des rapports plus charitables entre les chrétiens que par le *statu quo* actuel.

Si vous condamnez la valse et la polka, la plupart des femmes qui se disent chrétiennes obéiront à votre voix. Quant à celles qui préféreront la séduction du monde à la voix de l'Église, soyez sûrs, très-révérends pères et seigneurs, qu'elles se damneraient bien, même si vous leur permettiez la polka. Il ne faut pas mettre Dieu au rabais, et il faut songer à tout le discrédit dans lequel est tombée la religion aux yeux de bien des incrédules pour ce que j'appelle une coupable tolérance.

Pourquoi seriez-vous plus tolérants que les mondains ? Je pourrais citer une ville où la société chrétienne a expulsé de son sein une dame étrangère au département qui me-

nait ses filles dans le monde et leur interdisait la polka. Les autres mères de famille forcèrent la nouvelle venue à quitter la place, disant que c'était les insulter que de défendre à ses filles ce qu'elles permettaient aux leurs.

Si les désordres de Paris ne sont pas encore venus troubler vos paisibles cités, ne vous endormez pas dans l'espoir de conserver vos ouailles pures de ces impuretés, messieurs qui avez charge d'âmes. Il suffit de la femme d'un nouveau préfet, d'un receveur, d'un capitaine de gendarmerie pour enseigner les belles manières de Paris et vous serez emportés par le fléau, comme vos confrères de Paris.

Combattez l'invasion avant qu'elle soit irrésistible, et écoutez ce que disent les ouvriers, les pauvres autrefois vos amis, et que d'infâmes calomnies ont tournés contre vous.

Bah ! les prêtres laissent faire aux riches tout ce qu'ils veulent, disent-ils, afin d'en tirer de l'argent pour bâtir leurs églises.

Surtout que la haine si légitime des danses nouvelles ne vous fasse pas tomber dans un rigorisme outré. La sévérité janséniste d'une partie du clergé a peut-être, il y a quarante ans, favorisé l'entrée de la valse en France. Puisque la danse est un péché, mal pour mal, mieux vaut commettre celui de la valse qui, au moins, est bien plus agréable que l'autre. Tel a été probablement le raisonnement de bon nombre de mondains.

Présentez au monde étonné des jeunes gens purs, intelligents, croyants, énergiques, et de jeunes filles et de jeunes femmes pieuses, gaies, mais réellement vertueuses, et se refusant à prêter leur chaste corps aux étreintes des hommes du monde ; et tous les préjugés hostiles à la religion, ravivés

par une coupable tolérance, se tairont et disparaîtront.

Votre troupeau sera peut-être un peu diminué en nombre, mais bien plus digne du divin Agneau, son chef, et vous travaillerez bien plus efficacement à la plus grande gloire de Dieu.

ÉPILOGUE.

Voici donc la 4^e édition de mon opuscule lancée dans le monde religieux. Aura t-elle plus de succès que les trois premières ? Non, je le répète, les partisans des danses tournantes ont acquis tant d'influence, que je serais fou de croire qu'un opuscule qui n'a que le seul mérite du bon sens pût faire plus que les paroles et les écrits des Ravignan, Lacordaire, Bautain, Lecourtier, etc.

Voici ce que me répondront MM. les ecclésiastiques qui se reconnaîtront dans quelques-uns des portraits que j'ai crayonnés :

« L'auteur est un extravagant; Alphonse Karr, un libre penseur; Byron, un démon incarné; About, un voltairien; les Icariens et les Mormons, des tisons de Satan; Arsène Houssaye, les Goncourt et *tutti quanti*, des littérateurs. C'est le tort de Lacordaire, Ravignan, Bautain, etc., de se trouver en pareille compagnie.

« Nous ne sommes plus au temps des Antoine, des Arsène et des Hilarion, qui n'ont rien compris à la douceur de la religion. Il faut marcher avec son siècle. Jouissons de la sainte liberté des enfants de Dieu. Soumission absolue de la pensée et liberté des mœurs. *Ama et fac quod vis*, disait saint Augustin. *Fac quod vis*, Mesdames. Polkez si vous voulez. »

V^{te} DE B. SAINT-LAURENT.

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

29, RUE DE TOURNON

Extrait du Catalogue

ŒUVRES DE M^{GR} L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

- De l'Éducation.** 3 beaux vol. in-8, ornés d'un magnifique portrait de l'auteur. 22 fr. 50
- *Le même*, 3 vol. in-12. 10 fr. 50
- Tome I. — *Du respect dans l'éducation.*
- Tome II. — *De l'autorité dans l'éducation.*
- Tome III — *L'homme d'éducation.*
- Tome IV. — *De la haute éducation intellectuelle.* 1 vol. in-8.
- Pour paraître : Tome V (sous presse).* 7 fr. 50
- De la Souveraineté pontificale,** 3^e édition, un beau vol. in-18 orné d'un magnifique portrait de N. S. Père le Pape, gravé sur acier. 3 fr. 50
- Méthode générale de catéchisme,** recueillie des ouvrages des Pères et des docteurs de l'Église et des catéchistes les plus célèbres depuis saint Augustin jusqu'à nos jours. 3 beaux vol. in-18 anglais. 9 fr.
- Souvenirs de Rome,** dédiés à son clergé. In-8. 2 fr.

-
- Le Père Lacordaire,** par le comte DE MONTALEMBERT. 1 vol. in-8. 5 fr.
- *Le même*, 1 vol. in-12. 2 fr. 50
- Une nation en deuil,** — la Pologne en 1860, par le même. 1 vol. in-8. 1 fr. 50

- Histoire ancienne des peuples de l'Orient** jusqu'au début des guerres médiques, mise au niveau des plus récentes découvertes à l'usage des établissements d'instruction secondaire, par Félix **ROBIOU**, ancien élève de l'École normale, professeur agrégé d'histoire, docteur ès lettres. 1 vol. in-12, avec questionnaire et sommaire. 2 fr. 50
- La journée des Malades**, réflexions et prières pour le temps de la maladie, par M. l'abbé Henri **PERRYVE**, avec une préface par le R. P. **PETETOT**, supérieur de l'Oratoire de l'Immaculée-Conception 1 vol. in-18. 3 fr.
- Méditations sur le Chemin de la Croix**, par le même. 1 vol. in-18. 1 fr. 50
- Rosa Ferrucci**, ses lettres et sa mort, par le même. In-18. 80 c.
- Panégyrique de Jeanne d'Arc**, prononcé dans la cathédrale d'Orléans, à la fête anniversaire du 8 mai 1862, par le même. 3^e édit., revue et augmentée de notes historiques. Gr. in-18. 1 fr. 25
- Lettres à des jeunes gens**, par le R. P. **LACORDAIRE**; mises en ordre par M. l'abbé **PERRYVE**. In-18. 3 fr. 50
- Hier et aujourd'hui** dans la société chrétienne, par M. l'abbé **ISOARD**, directeur à l'École préparatoire diocésaine de Carmes. 1 vol. in-12. 3 fr.
- Correspondance d'une élève du Sacré-Cœur**, par M^{me} **ZOÉ DELBET**. 1 vol. in-18. 3 fr.
- Vie du R. P. Xavier de Ravignan**, de la Compagnie de Jésus, par le R. P. **A. de FONLEVOY**, de la même Compagnie. 2 beaux vol. in-8, ornés d'un portrait gravé par M. **Martinet**, membre de l'Institut, avec un autographe. 15 fr.
- *Le même*, 2 vol. in-12. 7 fr. 50
- Lacordaire**, sa vie, ses œuvres, par **François BESLAY**; précédé d'une lettre du R. P. **Lacordaire** à l'auteur. In-12. 1 fr.
- De la connaissance de Dieu**, par **A. GRATRY**, prêtre de l'Oratoire de l'Immaculée Conception. 2^e édit. 2 beaux vol. in-8. 12 fr.
- *Le même*, 2 vol. in-12. 7 fr. 50
- De la connaissance de l'âme**, par le même. 2 vol. in-8. 12 fr.
- *Le même*, 2 vol. in-12. 7 fr. 50
- Logique**, par le même. 2 vol. in-8. 12 fr.
- *Le même*, 2 vol. in-12. 7 fr. 50
- Mois de Marie de l'Immaculée-Conception**, par le même. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

- Les Sources**, par le même. Première partie : Conseils pour la conduite de l'esprit. 1 vol. in-18. 2 fr.
- Deuxième partie : Le premier et le dernier livre de la science du devoir. 1 vol. in-18. 1 fr. 50
- La philosophie du Credo**, par le même. 1 vol. in-8. 5 fr.
- La paix, méditations historiques, politiques et religieuses**, par le même. In-8. 3 fr. 75
- De la Composition oratoire**, principes et applications, par le P. GUÉRIN, de la Compagnie de Jésus. 2 vol. in-12. 7 fr.
- Les Jésuites au bague**. Toulon, Brest, Rochefort, Cayenne, par LÉON AUBINEAU. 5^e édition, revue et augmentée. 1 vol. in-12. 2 fr.
- Causeries, Nouvelles, Mélanges**, par mademoiselle Julie GOURAUD. 1 vol. in-18. 3 fr.
- Petits et Grands (Récit breton)**, par M. DE LIVONNIÈRE, avec préface par M. le comte DE FALLOUX. 1 vol. in-18. 2 fr. 50
- Étude sur l'Irlande contemporaine**, par le P. PERRAUD, prêtre de l'Oratoire de l'Immaculée-Conception, avec une lettre de Mgr l'évêque d'Orléans. 2 beaux vol. in-8. 15 fr.
- L'Église catholique en Pologne**, par le P. LOUIS LESCŒUR, prêtre de l'Oratoire de l'Immaculée-Conception. In-8. 6 fr.
- Ma conversion et ma vocation**, par le R. P. SCHOUVALOFF, barnabite, suivi de lettres de direction, par le R. P. de Ravignan. 1 beau vol. in-8. 6 fr.
- Conversion d'une dame russe à la foi catholique**, racontée par elle-même et publiée par le P. GAGARIN, de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-12. 1 fr. 50
- Abolition de l'esclavage**, ses résultats et son avenir, par M. A. COCHIN. 2 vol. in-8. 12 fr.
- Rome, les Martyrs du Japon et les évêques du XIX^e siècle**, par le même. In-8. 1 fr.
- Histoire de France**, par E. KELLER, député au Corps législatif. Deuxième édition, 2 vol. in-12 de 600 pages. 7 fr. 50
- Abélard et saint Bernard. La philosophie et l'Église au XII^e siècle**, par Éd. BONNIER, licencié ès lettres, docteur en droit. In-12. 1 fr. 25
- La charité chrétienne dans les premiers siècles de l'Église**, par le comte FRANZ DE CHAMPAGNY (ouvrage couronné par l'Académie française). 1 vol. in-12. 3 fr.

- Monseigneur de Miollis** (à propos des *Misérables* de Victor Hugo), par Ch. DE RIBBE. In-8. 1 fr.
- Mozart.** Vie d'un artiste chrétien au XVIII^e siècle, extrait de sa correspondance authentique, traduite et publiée pour la première fois en français, par I. GOSCHLER, chanoine honoraire, ancien directeur du collège Stanislas. 1 vol. in-12. 3 fr. 50
- Le cardinal Maury**, sa vie, ses œuvres, par M. POUJOLAT. 2^e édition, revue et augmentée. 1 vol. in-12 3 fr. 50
- Étude sur Malebranche**, d'après des documents manuscrits, suivie d'une correspondance inédite, par l'abbé BLAMPIGNON. 1 vol. in-8. 5 fr.
- L'Église et la France au moyen âge**, ou pouvoir temporel du clergé français depuis l'origine de la monarchie jusqu'au xv^e siècle, par CHATELET. 3 vol. in-8. 15 fr.
- Histoire de la Ligue** sous les règnes de Henri III et de Henri IV, ou *Quinze années de l'histoire de France*, par V. de CHALEMBERT. 2 vol. in-8. 10 fr.
- Mandements et discours de Mgr Landriot**, évêque de la Rochelle et Saintes. Années 1856-1857, 1857-1858, 1858-1859. 3 vol. in-8. 16 fr. 50
- La prière chrétienne**, par le même (première partie). 1 vol. in-12. Net. 3 fr.
- Un prêtre déporté en 1792**, épisodes de l'histoire de la Révolution et de l'histoire des missions, par l'abbé MEIGNAN, chanoine honoraire, professeur titulaire d'Écriture sainte à la Sorbonne. 1 vol. in-12. 3 fr. 50
- Les quatre Martyrs**, par M. F. RIO. 3^e édit. 1 vol. in-12. 2 fr. 50
- Vie du R. P. dom Bernard**, fondateur et premier abbé de la Trappe de Thymacéuc, par le vicomte GOUZILLON DE BÉLIZAL. 1 vol. in-18 Jésus avec portrait. 2 fr. 50
- Le Curé d'Ars**, vie de M. Jean-Baptiste-Marie Vianney, publiée sous les yeux et avec l'approbation de Mgr l'évêque de Belley, par l'abbé A. MONNIN. 2 beaux vol. in-8^o, avec portrait et autographe. 15 fr.
- Le même, 2 forts volumes in-18, avec autographe. 8 fr.
- Études religieuses, historiques et littéraires**, par des Pères de la Compagnie de Jésus. Revue paraissant tous les deux mois, par cahier de 8 à 9 feuilles grand in-8^o. Abonnement pour la France. 10 fr.

IMPRIMERIE W. REMQUET, GOSPY ET C^e.

Rue Garancière, 3.
